

3488

S. G.

A V I S
AUX GRANDS
ET
AUX RICHES.

ALL
BOOKS

BOOKS

Mahon

A V I S
AUX GRANDS
E T
AUX RICHES,

*Sur la manière dont ils doivent
se conduire dans leurs Maladies.*

Par M * * * Docteur en Médecine.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez PH. D. PIERRES, Imprimeur-Libraire,
rue S. Jacques.



M. DCC. LXXII.

AUX GRANDS
VINS

CHATELAIN

On le trouve dans les
meilleures caves de France
et de l'étranger.

A BORDIS

Cher Monsieur, j'ai l'honneur
de vous adresser ci-joint
un exemplaire de mon

travaux



AVERTISSEMENT.

CET Ecrit a été fait pour désabuser un homme distingué par son esprit & par ses talens militaires , qu'un sentiment vif & continuel de ses besoins avoit conduit, en fait de Médecine, dans des erreurs dont il a été la victime. Il réunissoit toutes les qualités qui disposent à l'amitié; & quand on connoissoit le fond de son cœur , on l'estimoit pour toujours , après avoir

commencé par l'aimer. Lié avec lui d'une manière très-intime, je crus lui devoir, & me devoir à moi-même, de travailler à lui faire connoître le vrai sur un objet aussi important.

Plusieurs Médecins habiles avoient désespéré de le guérir. Un homme célèbre parvint à le tirer de cet état effrayant, & lui procura par degrés, une santé foible, chancelante, mais continue. Il étoit impossible à l'art de porter plus loin ses secours.

AVERTISSEMENT. v

Malheureusement des Charlatans lui promirent une entière guérison. L'inutilité, les pernicioeux effets même de leurs remèdes n'affoiblirent point en lui l'espérance de trouver enfin un homme supérieur à ceux qu'il avoit consultés. Il crut reconnoître l'homme qu'il cherchoit dans un fourbe, qui, joignant à beaucoup d'esprit, les dehors de l'honnêteté & de la franchise, possédoit à un degré éminent l'art de persuader. Séduit par ces ap-

vj *AVERTISSEMENT.*

parences, & par des *coups de main* exécutés avec la plus grande adresse (1), il ne douta point que cet homme n'eût en effet les secrets les plus précieux, & particulièrement celui de la Médecine universelle. Il s'abandonna à ses prestiges avec une confiance sans bornes, qui le précipita dans des mal-

(1) Voyez dans les Questions sur l'Encyclopédie, article *ALCHIMIE*, un exemple des supercheries que savent mettre en œuvre ces honnêtes gens.

AVERTISSEMENT. vij

heurs irréparables. Cet Ecrit lui ouvrit les yeux, mais trop tard. Peut-être fera-t-il plus utile à d'autres.

On a cru devoir retrancher ce qui attaquoit directement la chimère de la Médecine universelle. Les progrès des Sciences ne permettent pas de croire que cette erreur devienne fort contagieuse. Mais une illusion si étonnante dans un homme d'un esprit juste & cultivé, avoit une cause dont les effets ne sont que trop multi-

pliés. On s'est assuré par des discussions fréquentes , & quelquefois très - instructives , qu'il s'étoit égaré d'après une multitude d'autres erreurs, & sur la Médecine , & sur les Médecins. On croit servir l'humanité , en plaçant des signaux autour d'un écueil si dangereux.

Il sçavoit , & tout le monde sçait , que la nature , si féconde en ressources , si supérieure à ces foibles talens que notre ignorance nous fait envisager comme émi-

AVERTISSEMENT. ix

nens, nous conduit cependant aux infirmités, & enfin à la mort. C'est donc un étrange oubli de sa raison, que d'exiger une guérison parfaite dans tous les cas où nos ressorts détériorés en eux-mêmes, ne laissent à la Médecine que l'espérance d'étayer les restes d'une organisation énervée & presque détruite.

On a pensé que, pour éteindre plus sûrement ces espérances trompeuses, ces vœux insensés, il seroit uti-

x *AVERTISSEMENT.*

le de donner au Public la partie de cet Ecrit qui renfermoit les règles que doit suivre tout homme assez sage pour sentir l'importance d'être bien gouverné dans ses maladies.

Ceux à qui leur fortune ne permet pas de suivre ces règles dans toute leur étendue , pourroient être effrayés des risques auxquels ils se croiront exposés. Il étoit juste de prévoir leurs inquiétudes , & de s'occuper des moyens de les diminuer. Ils

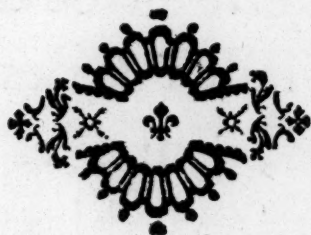
AVERTISSEMENT. xj

trouveront à la fin de cet Ecrit, des Réflexions qui doivent les rassurer.

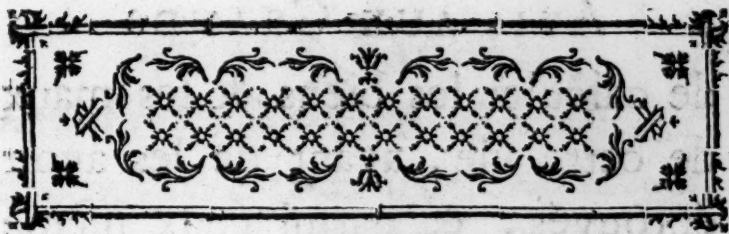
Il est certain pour tous les hommes, que la frugalité, la vie active, & sur-tout la tranquillité de l'ame, sont habituellement de fidèles conservateurs de la santé. Ce sont des avantages dont on peut jouir sans être placé dans l'ordre des Grands & des Riches. D'ailleurs, quand les dépérissemens inséparables de l'action & du frottement continuél de nos organes amènent

xij *AVERTISSEMENT.*

les infirmités & les maladies,
ceux qui ne sont pas riches
ont un bonheur dont ils ne
connoissent pas assez le prix;
celui de profiter de tous les
efforts de la nature, & d'être
moins exposés aux erreurs,
ou aux passions des Méde-
cins.



AVIS



A V I S
AUX GRANDS
ET AUX RICHES.

*Sur la manière dont ils doivent
se conduire dans leurs maladies.*

ON a donné beaucoup d'Avis
aux Grands & aux Riches sur la
manière de conserver leur santé, &
on leur en a donné de très-bons.
Mais, quoiqu'ils conviennent de
leur importance, on n'en voit pas
beaucoup qui soient assez sages
pour en profiter. Il est si rare

A

2 AVIS AUX GRANDS

de calculer les biens & les maux de cette vie, avant de les avoir éprouvés; & parmi ceux même qui sçavent de bonne heure faire ce calcul, il y en a si peu qui ayent assez d'empire sur eux-mêmes pour suivre ce que leur dicte la raison. L'appas du plaisir présent entraîne presque toujours, on cherche à jouir; & on fait taire une raison importune, lorsqu'elle veut empêcher ou modérer des jouissances par les menaces d'un avenir malheureux.

Mais si les Grands & les Riches ne se conforment guère aux avis des Médecins, lorsqu'ils n'ont pour objet que la conservation de leur santé, on les voit ordinairement assez dociles, lorsqu'il s'agit de la

rétablir; ils sont alors assez disposés à employer tous les moyens convenables pour y réussir. C'est pourquoi, si l'on veut leur rendre service à l'égard de leur santé, il faut tâcher de tirer parti de cette disposition, en leur montrant quels sont ces moyens, sur lesquels ils prennent si souvent le change, faute de les connoître.

C'est ce que l'on se propose dans cet écrit, qui, si l'on remplit son objet, pourra être beaucoup plus utile à la plupart d'entre eux, que tout ce qu'on a écrit pour leur apprendre à se préserver des maladies.

Ces moyens se réduisent à trois.

Le premier, c'est le choix d'un bon Médecin.

Le second, c'est une assiduité

4 A V I S A U X G R A N D S

suffisante de sa part auprès d'eux quand ils sont malades.

Le troisième, c'est une exactitude éclairée dans l'exécution de ses ordonnances.

Rien de plus évident que la nécessité de ces trois conditions pour être bien gouverné dans les maladies : cependant rien de si rare que leur réunion , même chez les Grands , & les Riches ; d'où il suit qu'ils sont souvent très-mal gouvernés dans leurs maladies. Plusieurs d'entr'eux en sont déjà assez convaincus par leur propre expérience : la discussion dans laquelle nous allons entrer , en fournira des preuves évidentes à ceux qui n'en seroient pas encore persuadés.



ARTICLE PREMIER.

CHOIX D'UN BON MÉDECIN.

Premier moyen nécessaire pour être bien gouverné dans ses maladies.

LES secours de la Médecine étant beaucoup plus nuisibles qu'utiles lorsqu'ils sont mal dirigés, on comprend assez combien il seroit à souhaiter qu'il n'y eût que de bons Médecins. Aussi a-t-on pris des mesures dans tous les Etats policés pour procurer cet avantage à la société, en établissant des Maîtres destinés à les former, & à s'assurer de leur capacité. Cependant malgré des précautions si sages, soit parce que

6 AVIS AUX GRANDS

ces Maîtres s'acquittent mal de leurs fonctions, soit parce qu'ils sont trop indulgens, on est obligé de convenir que les bons Médecins sont très-rare.

Cette assertion peut paroître dure, mais elle ne peut choquer les Médecins dignes de ce nom. Dans tous les tems ils en ont eux-mêmes reconnu & attesté la vérité (a). Elle a même été soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris, dans une très-belle thèse qui a pour auteur un des plus illustres Membres de

(a) *Medici famâ & nomine multi, reverâ & opere valdè pauci.* Hippoc.

Mirum non est in tantâ hominum multitudine, qui in medicâ exercitatione versantur, non inveniri, qui in illâ rectè proficiant. Gal.

cette Faculté ; c'est M. Hamon. Ce Docteur examine dans cette thèse, si, parmi tant de gens qui s'occupent du traitement des maladies, il n'y a qu'un petit nombre de vrais Médecins? *An in tantâ menditum multitudine pauci Medici?* La conclusion est affirmative. *Ergo pauci Medici.*

Avancer que dans un si grand nombre d'hommes qui portent le nom de Médecin, il y en a peu qui le soient véritablement, c'est annoncer suffisamment qu'il est très-facile de se tromper dans le choix qu'on en fait ; & par conséquent qu'il faut être extrêmement sur ses gardes, & user de beaucoup de sagesse & de prudence pour éviter une erreur si dangereuse. Mais com-

8 A V I S A U X G R A N D S

me il importe beaucoup à ceux pour qui l'on écrit d'être bien persuadés de cette vérité, afin de ne négliger aucun des soins nécessaires pour ne pas tomber dans ce malheur ; il ne suffit pas de l'avoir appuyée par d'illustres témoignages, il faut la leur prouver. Il suffit pour cela de leur montrer quelles sont les qualités nécessaires à un bon Médecin. C'est ce que l'on va faire le plus clairement & le plus brièvement qu'on pourra. Cet exposé, en les convainquant qu'il y a réellement peu de bons Médecins, leur apprendra à discerner ceux qui sont dignes de leur confiance.

On réduit ces qualités à quatre ; le bon esprit, la science, l'expérience & la probité : après les avoir

expliquées séparément, on montrera par quels signes on peut reconnoître si un Médecin les possède.





PARAGRAPHE I.

Première qualité d'un bon Médecin.

LE BON ESPRIT.

ON n'est peut-être que trop persuadé que , si la Médecine a des principes certains , elle n'est souvent dans leur application qu'une science conjecturale. Les meilleurs Médecins ne font pas difficulté d'en convenir eux-mêmes ; & c'est précisément ce qui prouve que c'est un art qui exige , dans ceux qui l'exercent , les plus grands talens naturels.

On ne parle pas ici de ces talens brillants , qui ne sont que l'ornement de l'esprit , qui ne le sup-

posent pas toujours, & qui même assez souvent lui nuisent. On parle de cette raison, de cette intelligence qui sçait voir chaque objet tel qu'il est; qui sçait en saisir les parties les plus fines, les plus déliées; qui sçait même appercevoir à la fois une multitude d'objets, toutes leurs faces & tous leurs rapports; qui sçait les rapprocher, les comparer; qui voit la liaison & l'enchaînement des principes & de toutes leurs conséquences. On parle de cette sage retenue qui sçait s'arrêter où le flambeau de l'évidence cesse de luire, apprécier les simples probabilités, en distinguer les différentes nuances. On parle de cette sagacité qui sçait unir plusieurs leurs foibles en elles-mêmes, mais

12 AVIS AUX GRANDS

dont la réunion peut former une lumière suffisante & capable de guider. Voilà ce qu'on entend par les talens naturels nécessaires à un bon Médecin. Voilà ce qu'on appelle le bon esprit ; & il est aisé de sentir qu'on n'exige rien de trop pour l'objet dont il s'agit.

Si tout étoit clair, évident, sensible dans l'art de guérir, les esprits les plus médiocres, avec de l'attention, en feroient capables jusqu'à un certain point ; comme avec de l'attention ils sont capables jusqu'à un certain point des sciences mathématiques ; il s'en faut bien que cela ne soit ainsi.

On ne peut, à la vérité, s'empêcher de reconnoître que les principes de la Médecine sont cer-

tains (a), puisqu'elle n'admet proprement pour principes que ceux qui sont fondés sur les faits, sur l'expérience ; mais il faut convenir aussi que leur application est souvent très-difficile, qu'elle demande beaucoup d'intelligence & de sagesse. C'est le chef-d'œuvre de la raison. Ainsi, il est certain par expérience, que tel remède produit tel effet ; que le tartre stibié fait vomir, que le séné purge, &c ; & que telle maladie demande tel remède. Mais il est souvent très-difficile de discerner la nature d'une maladie : tel remède qui convient

(a) Il ne faut pas confondre les principes de la Médecine avec ceux de bien des Médecins.

14 AVIS AUX GRANDS

à telle maladie dans tel tems, ne lui convient pas dans tel autre : chaque maladie est susceptible de circonstances très-variées, & du côté du degré du mal, de son siège, de ses causes; & du côté de ses complications, de ses accompagnemens; & du côté du tempérament du malade, de son âge, de son sexe, de son genre de vie, de ses habitudes; & du côté du climat, de la saison, de l'état de l'atmosphère. Il faut donc mettre aussi de grandes variétés dans le traitement, lors même que quand au fond les maladies sont de même genre.

Toutes ces nuances sont délicates, difficiles à saisir; & demandent beaucoup d'attention & de sagesse.

cité dans celui qui est obligé de les distinguer , & de faire dans le choix des remèdes les combinaisons qu'elles exigent.

Hippocrate , le Pere , j'oserois presque dire , le Dieu de la Médecine , avoit senti toutes ces difficultés , & il les a exprimées d'une manière très-effrayante dans le premier de ses aphorismes. La vie , dit-il , est courte , l'art est long à apprendre , l'occasion d'agir échappe avec rapidité , les épreuves sont périlleuses , il est difficile de discerner la nature & le traitement d'une maladie. *Vita brevis , ars longa , occasio volucris , experimentum periculosum , judicium difficile.*

Il faut donc convenir qu'il est souvent très-difficile de faire une

16 AVIS AUX GRANDS

juste application des principes de la Médecine ; & c'est cette difficulté qui fait dire avec raison , que la Médecine est, en bien des cas, une science conjecturale.

Qu'on n'en conclue pas qu'elle n'est qu'une science vaine , peu utile au genre humain. Cette conséquence seroit fausse. La Médecine ressemble en cela à beaucoup d'autres sciences qui n'en méritent pas moins d'être respectées. L'art de se conduire avec les hommes, celui de les juger , de les gouverner ont, comme la Médecine, des principes certains : mais souvent ces principes ne souffrent pas moins de difficultés dans leur application que ceux de la Médecine ; & ce n'est souvent, comme en Médecine,

'decine , que sur des conjectures qu'on peut la faire. Ce n'est souvent, par exemple, que sur un assemblage de conjectures qu'on déclare un homme innocent, ou qu'on en condamne un autre (a). Ces arts en sont-ils moins utiles, moins nécessaires à la société ? Non assurément , parce

(a) Nous sommes bien éloignés de penser qu'il soit jamais permis de condamner un homme sans une certitude entière qu'il est coupable du crime dont il est accusé ; mais cette certitude n'a souvent pour base qu'un assemblage de conjectures. Car , lors même que la preuve testimoniale est la plus complète , ce n'est que sur des conjectures qu'on juge que les témoins sont dignes de foi. La certitude morale , quoique fondée sur des conjectures , n'en est pas moins réelle ; & elle suffit pour justifier les jugemens.

B

que leur exercice n'est point aveugle, quoique guidé par des conjectures. Dans la somme de la force ou de la foiblesse humaine, celui qui conjecture bien juge bien.

Mais, comme il n'y a qu'un bon esprit qui conjecture bien, il s'agit seulement de ce que la Médecine est souvent une science conjecturale, qu'un bon esprit est la première qualité nécessaire à un Médecin : vérité qui recevra un nouveau jour de ce que nous allons dire sur l'étendue du sçavoir qu'exige la profession de Médecin.



PARAGRAPHE II.

*Seconde qualité nécessaire à un
bon Médecin.*

LA SCIENCE.

IL ne suffit pas pour être Médecin d'avoir un bon esprit, il faut de plus avoir acquis un sçavoir très-vaste. Il ne suffit pas d'avoir les connoissances que procure une bonne éducation, telles que celles des Langues Grecque & Latine, de toutes les parties de la Philosophie, & particulièrement des Mathématiques & de la Physique, qui est comme le parvis du sanctuaire de la Médecine, *ubi desinit Physicus, incipit Medicus*, & qui, pour un homme

consacré à cet art , doit être d'une toute autre étendue que celle qu'on enseigne dans les Colleges , puisqu'elle doit comprendre l'Histoire Naturelle, & particulièrement celle de l'air , des météores, des eaux , des alimens , des boissons , des médicamens , l'Anatomie , la Physiologie , la Chymie ; il faut encore qu'il possède toutes les parties de la science médicale proprement dite , c'est-à-dire , qu'il faut qu'il sçache tout ce que les Médecins anciens & modernes , ont enseigné de meilleur sur la maniere de conserver la santé , sur la nature & les causes des maladies , sur les signes par lesquels on les peut reconnoître , & sur les moyens de les guérir , soit qu'il faille se contenter d'un régime

convenable , soit qu'il faille employer la main du Chirurgien , ou faire usage des médicamens. Comme ces dernières connoissances surtout font , à proprement parler , le fond de son art , il ne doit pas les posséder d'une manière imparfaite ; il ne lui suffit pas pour les acquérir de parcourir les Auteurs , ou même de les lire en entier avec l'attention nécessaire pour comprendre ce qu'ils ont dit ; il faut qu'il les étudie avec la plus grande application , afin de discerner le bon du mauvais , qui malheureusement ne se trouvent que trop mêlés dans le plus grand nombre des ouvrages ; il ne doit pas confondre ce qui est appuyé sur une expérience constante , avec ce qui n'a pour fondement

que des systêmes ou des faits mal
vus ; il est essentiel & pour lui &
pour ses malades , qu'il se nourrisse
de tout ce qu'il y a de bon , & qu'il
se l'incorpore pour ainsi dire.

On sent assez déjà combien cette
sphere est étendue. Mais, quoiqu'a-
vec ces connoissances un Médecin
puisse gouverner très-bien ses ma-
lades , on peut cependant dire
qu'elles ne suffisent pas. Il n'y a
presqu'aucune espece de science
qui soit étrangere à un Médecin. Il
faut qu'il sçache jusqu'à un certain
point l'histoire , qui lui fournit une
foule de connoissances sur les ma-
ladies qui ont eu lieu en différens
tems , & en différens pays ; sur les
causes qui les ont occasionnées ;
sur la liaison qu'elles ont eue avec

les mœurs, les usages, les transmigrations des différens peuples, & avec les différentes dispositions de l'atmosphère & du globe terrestre; sur la manière dont elles ont été traitées, & sur les loix auxquelles elles ont donné occasion. Il faut qu'il connoisse particulièrement l'histoire de son art, des découvertes qui y ont été faites en différens tems, des Médecins célèbres, de leur manière de pratiquer la Médecine, de leurs succès, de leurs malheurs.

L'ensemble de toutes ces provisions, en les réduisant même au plus bas degré (a) où elles sont né-

(a) Un Médecin ne sçauroit posséder trop parfaitement ce que nous appellons

24 AVIS AUX GRANDS

cessaires à un Médecin , est le résultat d'un travail immense. Peu d'hommes sont en état de les réunir à ce degré. Il est donc vrai que peu de Médecins possèdent le sçavoir nécessaire à leur état.

Science Médicale proprement dite ; mais on sent qu'on peut être un excellent Médecin sans posséder , ni l'Histoire Naturelle comme M. de Buffon , ni la Botanique comme M. de Jussieu , ni l'Anatomie comme M. Petit , ni la Chymie comme M. Macquer , &c. quoiqu'une certaine mesure de ces sciences soit absolument nécessaire à un Médecin.





PARAGRAPHE III.

Troisième qualité d'un bon Médecin.

L'EXPERIENCE.

LA solidité de l'esprit, l'étendue des connoissances ne suffisent pas pour former un Médecin. L'expérience est un guide, sans lequel il ne peut marcher qu'avec incertitude.

Il y a deux sortes d'expériences en Médecine : celle que donnent les leçons des maîtres, la lecture des ouvrages composés par de bons Praticiens ; & celle que l'on acquiert par soi-même.

Il ne s'agit pas ici de la première espèce, qui est pourtant celle qui,

à proprement parler, mérite ce nom. Elle fait partie de la science du Médecin dont on vient de parler. Il s'agit de la seconde, qu'on devroit plutôt appeller usage ou exercice de pratique qu'expérience, quoiqu'on puisse aussi lui donner ce nom dans un certain sens. Car ce qu'on appelle expérience propre au Médecin, ne consiste pas dans la connoissance qu'il acquiert par lui-même, que tel remede fait vomir, que tel autre purge, & qu'il est bon dans telle maladie de faire vomir le malade, ou de le purger; il sçait cela avec assurance sur la foi de ses devanciers, & il a besoin de le sçavoir avant d'entreprendre le traitement d'aucune maladie. Elle consiste dans une connoissance plus

particuliere, plus précise, de la maniere de faire l'application des principes connus; de découvrir la nature d'une maladie, ses complications, son siege, ses causes, ses accompagnemens; de saisir ses indications; & d'employer les remedes indiqués, à la dose & dans les momens convenables: & c'est ce qu'il ne peut acquérir qu'en traitant des malades.

Il est vrai que les livres & les leçons des Maîtres, sur-tout celles que l'on reçoit d'eux en les suivant dans l'exercice de leur profession, instruisent jusqu'à un certain point, sans quoi on ne pourroit jamais commencer la pratique de la Médecine; mais ils ne peuvent que donner des avis assez généraux. Il est

impossible qu'ils descendent dans tous les détails. Les combinaisons varient tellement, que le plus vieux Médecin n'a peut-être pas rencontré dans le cours de la plus longue pratique, un seul cas tout-à-fait semblable aux especes qui se trouvent dans ses livres. C'est la pratique propre & l'usage, éclairés par la science & conduits par le génie, qui donnent cette science pratique, cette sagacité d'application, cette connoissance de l'à-propos que nous désignons ici par expérience.

Or peu de Médecins acquierent à un juste degré cette espece d'expérience. Car il ne faut pas croire qu'on en soit pourvu à proportion de ce qu'on a vu un plus grand nombre de malades. Si cela étoit, les

Médecins d'Hôpitaux feroient toujours les plus expérimentés. C'est à proportion de ce que l'on a vu plus de maladies , & qu'on les a bien vues. Un Médecin , par exemple , qui de bonne-heure s'est trouvé extrêmement employé , qui a eu le malheur d'acquérir tout-d'un-coup une grande vogue , comme cela arrive quelquefois , soit qu'il la doive à ses talens extérieurs , soit qu'il la doive au hasard ou au caprice de ces personnes qui donnent le ton , ou qui sçavent former des intrigues ; un tel Médecin ne peut avoir qu'une fausse expérience , quelque génie qu'il ait , quelque soit son sçavoir ; parce que n'ayant pu donner que très-peu de tems à chacun de ses malades , & par conséquent

30 A V I S A U X G R A N D S

n'ayant jamais vu les objets qu'en courant, il ne les a vus que d'une maniere imparfaite; & par cette raison il a été exposé à faire une multitude de fausses observations, source d'une pratique trompeuse, dont une foule de malades se trouvent la victime. Si la grande vogue n'est pas venue si vite, il peut alors avoir acquis une utile expérience jusqu'à un certain degré; mais dès le moment où il se fera livré sans mesure à l'empressement du public, il aura cessé de se perfectionner dans cette partie; peu-à-peu même ses idées se seront brouillées, la portion de lumieres acquises se fera obscurcie, & il aura enfin donné dans la routine comme les premiers. Ce n'est donc pas précisément à force

de voir des malades qu'on acquiert l'expérience dont nous parlons.

Comment un Médecin peut-il donc l'acquérir & la perfectionner tous les jours ? C'est, comme on l'a dit, en voyant beaucoup de maladies ; c'est-à-dire, autant qu'on en peut voir en les traitant bien, en donnant à chaque malade tout le tems nécessaire pour tout voir, tout peser, tout combiner ; pour veiller même jusqu'à un certain point à l'exacte exécution de ses ordonnances : & en réservant toujours quelque portion de son tems, pour comparer ses observations avec celles des plus célèbres Praticiens qui ont communiqué les leurs au public, & pour s'instruire des nouvelles découvertes.

Voilà le vrai & seul moyen d'acquérir & de perfectionner tous les jours par des observations sûres, cette sagacité pratique, cette science de l'à-propos que nous entendons ici par expérience.

Mais cette conduite ne mene gueres à la fortune. Elle ne peut donc être fort commune ; & par conséquent il y a peu de Médecins qui acquierent cette expérience pratique, troisieme qualité nécessaire à un bon Médecin.



PARAGRAPHE



PARAGRAPHE IV.

Quatrième qualité d'un bon Médecin.

LA PROBITÉ.

EN vain un Médecin posséderoit-il dans un degré éminent les trois qualités dont nous venons de parler ; il est essentiel qu'il possède la quatrième. La probité, je dis, la probité la plus exacte, la plus entière, la plus scrupuleuse, entre dans les qualités nécessaires pour former un bon Médecin.

Elle ne peut pas, à la vérité, suppléer les autres, privilège qui n'appartient à aucune en particulier. Mais la probité seule en assure

34 AVIS AUX GRANDS

tout le fruit ; elle en assure même jusqu'à un certain point l'existence. Car un homme de probité ne s'expose point à tuer les hommes par les moyens desfinés à les guérir , si sa conscience ne lui rend un témoignage clair, qu'il a reçu de la nature les qualités nécessaires à un Médecin, qu'il a pris les moyens convenables pour acquérir dans une juste mesure, le sçavoir & l'expérience (a) qu'exige le traitement des maladies.

(a) Un Médecin qui commence à exercer la Médecine , ne peut avoir d'autre expérience que celle qu'il a pû acquerir en suivant d'anciens Médecins chez leurs Malades. Quoique cette expérience ne vaille pas celle que l'on acquiert en traitant soi-même les maladies pendant un

On ne voit dans tous les Etats que des gens qui se piquent de probité. Mais sans compter ceux à qui

certain tems, elle suffit pourtant pour mettre la conscience d'un commençant en sureté, parce qu'il ne peut faire mieux. Tout ce que la prudence peut exiger de lui, c'est d'appeller à son secours, dans les cas embarrassans, ceux de ses anciens confreres, qu'il croit dignes de sa confiance. Au reste, à choses égales, les gens sensés préféreront toujours un ancien Médecin à un jeune. On dit à choses égales, parce qu'il y a de jeunes Médecins qui valent beaucoup mieux que de vieux routiniers.

Qu'on apprécie d'après cette règle, la probité de tant de gens, qui n'ayant appris que l'art d'opérer, ou de préparer les remèdes, se mêlent de traiter des maladies de toute espèce. Lors même que le

leur conscience ne rend pas sur cet article un témoignage bien net, il n'y a que trop de ces hommes bornés & confians, à qui il ne manque que de connoître l'étendue de leurs devoirs, pour se détromper sur le jugement favorable qu'ils portent d'eux-mêmes. Que de gens qui se disent Médecins doi-

hazard ou la nature leur procurent des succès, ne peut-on pas leur appliquer ce reproche d'un ancien, & *ille vivit, & tu homicida es?* Ce qui achève de les rendre inexcusables, c'est qu'en donnant une grande partie de leur tems à l'exercice d'une science qu'ils n'ont jamais apprise, ils se mettent hors d'état de se perfectionner dans leur Art. C'est la remarque judicieuse de M. de la Martiniere, premier Chirurgien du Roi, dans un mémoire qu'il a présenté à Sa Majesté.

vent être rangés dans cette classe ! Combien peu , en embrassant la profession de Médecin , ont compris toutes les obligations de leur état ! Combien peu ont connu les talens qu'il exige , & examiné de bonne foi s'ils les possédoient ! Combien peu ont eu une idée juste de l'étendue des connoissances qu'il requiert , & ont été assez maîtres d'eux-mêmes , pour sacrifier les amusemens & les plaisirs de la jeunesse à leur instruction ! Combien peu ont compris avec quelle attention , quelle assiduité il faut qu'un Médecin traite ses malades , avant que d'acquérir cette expérience pratique , qui donne la science de l'à-propos & du moment, pour l'application des remèdes dans les oc-

casions délicates ! Enfin combien peu sçavent jusqu'où un Médecin doit porter l'oubli de soi-même , & le zèle pour ses malades , dans le traitement des maladies.

Un Médecin doit tout sacrifier à l'utilité de ses malades ; plaisirs , repos , santé , vie , ce n'est pas assez ; il faut qu'il leur sacrifie jusqu'à sa propre réputation. Eh ! plutôt au ciel que ce sacrifice ne fût pas aussi rare que les occasions de le faire sont fréquentes. On ne veut accuser , ni faire soupçonner qui que ce soit ; mais s'il y a des malades qui soient immolés à l'intérêt personnel de ceux à qui ils donnent leur confiance , ce sont surtout les Riches & les Grands. Les citoyens obscurs sont presque toujours

à couvert de ce malheur. Comme ils ne peuvent contribuer ni à la bonne ni à la mauvaise réputation de ceux qui les traitent, ceux-ci peuvent les mal gouverner par défaut d'attention & de soins ; mais dans les conseils qu'ils leur donnent, ils ne peuvent guères avoir d'autre intérêt que celui de les guérir. Il n'en est pas de même à l'égard des gens de distinction. On auroit peine à croire à quel point l'intérêt personnel de ceux dont ils prennent les avis, influe sur la manière dont ils sont gouvernés dans leurs maladies.

On juge un remède utile à un homme de nom ; mais on craint qu'il ne meure, & que sa mort ne soit regardée comme une suite de

40 AVIS AUX GRANDS

ce remède : on ne le donne pas :

Dans une autre circonstance , on juge qu'un remède , qu'il est d'usage d'employer dans telle espèce de maladie , ne convient pas au malade , pour quelque cause particulière ; mais on prévoit que sa famille , ses amis , le public attribueront sa mort , en cas qu'elle arrive , à l'omission de ce remède : on le donne.

On traite une femme de qualité dont le suffrage est d'un grand poids dans le public. On voit que la nature faisant pour sa guérison tout ce qu'on peut désirer de mieux , les remèdes , proprement dits , ne pourroient que lui nuire. Mais on sçait que , si l'on n'en fait aucun , le public , la malade elle-même , qui

ignorent que l'habileté d'un Médecin consiste au moins autant à sçavoir ne rien faire (a) qu'à sçavoir faire ce qui convient, ne lui attribueront point l'honneur de la cure. Comme on veut envahir cet honneur, on se permet de prescrire, soir & matin, des remèdes. Il est vrai qu'ordinairement ils sont de nature à ne pas faire grand mal. Est-ce assez pour excuser le sérieux & l'appareil avec lequel on ordonne comme remèdes, des drogues au moins inutiles (b)?

(a) Voyez l'art. EXPECTATION. *Dict. Encyclop.*

(b) On n'ignore pas que souvent l'espérance de guérir contribue beaucoup à la guérison des maladies. L'usage des remèdes pouvant faire naître & entretenir

42 A V I S A U X G R A N D S

Quel nom donner à ceux qui, par des remèdes déplacés, aggravent de dessein prémédité des maladies légères, pour se procurer l'honneur d'une cure importante, & le profit d'un plus grand nombre de visites ?

Mais c'est surtout dans les consultations chez les malades distin-

cette espérance dans les malades, il est quelquefois de la sagesse d'un Médecin de leur en ordonner. Ses secours, alors, appartiennent autant à l'ordre moral qu'à l'ordre physique.

Que de Médecins perdroient en peu de tems, la confiance de bien des malades qui s'adressent ordinairement à eux, s'ils se prescrivoient pour règle stricte, de ne conseiller que des remèdes d'une utilité physique & directe !

gués, que l'intérêt personnel se déploie de la manière la plus effrayante. C'est-là que le desir de se faire valoir; celui de faire sa cour à un Médecin accrédité, ou la crainte de lui déplaire; les jalousies, les haines particulières se montrent presque sans voile, & ne l'emportent que trop souvent sur l'intérêt du malade. On pourroit en citer des exemples; mais, doit-on se le permettre?

Cependant, de quelle utilité ne seroient pas les consultations, si chacun des Médecins qui y sont appelés, au lieu de chercher leur propre intérêt n'y cherchoit que le bien du malade. Les Facultés de Médecine rendroient un service inappréciable à la Société, si, pour

44 AVIS AUX GRANDS

écarter des délibérations communes le jeu perfide des passions humaines, elles obligeoient strictement tous leurs Membres à ne délibérer qu'entr'eux ; à n'admettre aucun étranger ; à garder le secret le plus inviolable sur tout ce qu'on auroit discuté ; enforte que les malades & les familles ne connussent la délibération que par un résultat, qui seroit toujours signé à la pluralité des voix. Ce vœu n'est pas nouveau.

Il n'est pas difficile de juger par ce qui vient d'être dit, si l'exacte probité est une vertu bien commune parmi ceux qui se mêlent de traiter les malades. Connoît-t-on en effet beaucoup de gens disposés à faire, à chaque instant, le sacrifice de leur

fortune, de leur état, de l'aïfance de leur famille ? Un Médecin qui a le courage de compromettre fa réputation, pour fauver la vie à un fimple particulier , n'eft dédommagé d'un fi grand facrifice, ni par l'honneur , ni par la gloire, comme les Militaires. Le témoignage de fa confcience eft fon unique dédommagement. Il faut l'avouer, ce genre d'héroïfme ne peut être que fort rare dans toutes les profeflions. Il n'y a guères que ceux qui font conduits par des vues fupérieures, c'eft-à-dire , qui croient à une autre vie, où ils attendent leur récompense, qui en foient capables.

L'entière probité, cette qualité fi néceffaire à un Médecin, eft donc, il faut l'avouer, une qualité affez peu

46 AVIS AUX GRANDS

commune parmi ceux qui s'ingèrent dans l'exercice de l'art de guérir.

Mais si chacune des qualités nécessaires à un bon Médecin se rencontre si rarement, que doit-on penser de leur réunion ? Il n'est donc que trop vrai que le nombre des bons Médecins est fort au-dessous des besoins de l'humanité.

Cette triste vérité est bien effrayante pour ceux qui sont l'objet de cet écrit. Quel puissant motif pour les engager à s'occuper de la conservation de leur santé ! Ils ne doivent pourtant pas désespérer de trouver de véritables Médecins. Il y en a certainement qui sont dignes de ce nom, & qui réunissent toutes les qualités dont nous venons de parler. La difficulté est

de les reconnoître dans ceux qui les ont , & , nous l'avouons , cette difficulté est assez grande. On voit tous les jours des gens d'esprit se tromper sur cet objet , & s'y tromper assez grossièrement , pour être dupes de gens dépourvus même des qualités extérieures qui annoncent le Médecin. Mais , si ce discernement est difficile , il n'est pas impossible. Nous allons tâcher de présenter les moyens de le faire avec sûreté.





PARAGRAPHE V.

*Par quels signes on peut reconnoître
si un homme possède les qualités
nécessaires à un bon Médecin.*

EN exposant dans les Paragraphes précédens les qualités qui forment un bon Médecin, nous n'avons pu manquer de dire bien des choses qui peuvent servir à les reconnoître dans ceux qui les possèdent. Cependant, comme ce que nous avons dit pourroit ne pas suffire à la plupart de ceux qui ont intérêt à bien faire ce discernement, voici quelques réflexions qui pourront achever de les éclairer dans une recherche si importante.

1^o. Il faut convenir que personne n'est plus en état de juger les Médecins, que les Médecins eux-mêmes. On parle de ceux d'entr'eux qui ont une certaine mesure d'esprit, de jugement & de sçavoir. Les liaisons qu'ils ont avec leurs Confreres, & les connoissances inseparables de leur état, les mettent bien plus à portée que qui que ce soit, de ne pas se tromper dans le jugement qu'ils en portent. Il n'y auroit donc point de moyen plus court & plus sûr, pour connoître les bons Médecins, que de s'en rapporter au jugement de leurs pairs, si l'on pouvoit compter toujours sur leur équité & leur bonne foi. Malheureusement les intérêts personnels, l'amour propre, les

jalousies d'état , les animosités particulières, dont ils ne sont pas plus exempts que les autres hommes , influent souvent sur ce jugement , & par conséquent ne permettent pas toujours de s'y fier. Il faut donc avoir recours à d'autres moyens , sans cependant abandonner celui-ci. Il peut servir plus ou moins , à proportion de ce qu'on peut regarder les juges comme plus ou moins éclairés , & plus ou moins désintéressés. Le choix, par exemple, que font pour eux-mêmes , lorsqu'ils sont malades , ceux d'entr'eux qui passent pour gens d'esprit, doit être regardé comme un préjugé très-favorable pour celui sur qui il tombe.

2°. Il est évident que tout le

monde n'est pas capable de faire ce discernement par soi-même. Il faut avoir une assez bonne mesure d'intelligence, & même des connoissances relatives à la Médecine, pour pouvoir apprécier le génie des Médecins, leur sçavoir, leur expérience, leur probité; & cette mesure, ces connoissances ne sont pas communes. Il n'en est pas, à cet égard, des Médecins comme des Avocats. Ceux-ci plaident, donnent des Consultations écrites, publient des Mémoires. Tout le monde peut les entendre plaider & lire leurs écrits; les matières qu'ils traitent, sont à la portée de presque tout le monde; elles n'exigent point, pour être comprises, une provision de ces connoissances, tou-

52 AVIS AUX GRANDS

jours particulieres aux gens de l'art. Il n'est donc pas difficile de les juger. Les meilleurs Médecins au contraire , n'écrivent pas toujours ; & leurs ouvrages ne sont pas à la portée de tout le monde. Il faut donc , pour discerner les Médecins , d'autres moyens que ceux qui peuvent suffire pour discerner les Avocats : il faut les fréquenter. En les fréquentant, un homme d'esprit & de bon sens peut parvenir à les apprécier. Il est vrai que, s'il est tout-à-fait dépourvu de connoissances médicales , il ne peut par là s'assurer d'une manière directe, que de leur capacité naturelle & de leur probité. Cette fréquentation ne le met point en état de juger directement de leur sçavoir & de

leur expérience. Mais elle le met en état d'en juger d'une manière indirecte , qui est presque aussi sûre. Il peut sçavoir par ce moyen, si un Médecin aime l'étude ; s'il a toujours bien employé son temps ; s'il s'est occupé principalement des études relatives à son Art ; s'il n'est point accablé de malades ; s'il en voit pourtant en assez grand nombre pour acquérir une expérience suffisante ; s'il les traite avec l'assiduité & l'attention nécessaires. En réunissant ces connoissances on peut tirer des conséquences très-justes sur le degré de son sçavoir & de son expérience. Un homme d'esprit , en fréquentant les Médecins , peut donc parvenir à connoître , s'ils ont les qualités qui les

rendent dignes de la confiance du public.

3°. Mais il n'y a qu'un homme d'esprit qui puisse y réussir par ce moyen. On ne doit pas promettre le même succès à ceux qui n'ont qu'une intelligence bornée. Quelle sera donc leur ressource? Ils en ont une : c'est précisément celle des aveugles, qui se font conduire par ceux qui voient. Il y a par-tout quelques gens estimés généralement dans la société pour avoir un bon esprit & de la probité. Leur choix doit décider ceux dont nous parlons : c'est ce qu'ils peuvent faire de mieux.

Les grandes Villes ont, à cet égard, des avantages sur les petites ; & les petites en ont aussi sur les grandes.

Les hommes d'un génie supérieur, fixent plus ordinairement leur séjour dans les grandes villes ; parce qu'ils y trouvent plus de gens capables de sentir tout ce qu'ils valent, & qu'une fortune plus grande semble les y attendre. Il est donc vraisemblable qu'on y trouve des Médecins d'un mérite distingué. D'un autre côté, comme on y trouve, par la même raison, des gens du premier mérite, dans d'autres états, & dans des états qui ont des liaisons & des correspondances très-particulières avec la Médecine, comme dans les Académies, il y est très-facile pour ceux qui ne peuvent pas juger par eux-mêmes des Médecins, de régler leur choix sur celui des gens dont la capacité est connue.

On trouve plus rarement des hommes de génie dans les petites Villes , soit pour exercer la Médecine, soit pour guider, dans le choix des Médecins, ceux qui ne sont pas capables de les discerner. Mais les moyens de connoître par soi-même les Médecins y sont plus multipliés ; parce qu'il est bien plus facile de les fréquenter & de vivre en société avec eux , d'être instruit de leurs mœurs , de leur conduite , de leur goût pour l'étude, de leur assiduité, de leur attention, de leur zèle pour leurs malades ; & jusqu'à un certain point de la mesure de leur esprit. D'un autre côté, comme le plus souvent ils sont nés dans la Ville même où ils exercent, qu'ils y ont été élevés, on a été à portée de les

suivre dès leur enfance, de sçavoir s'ils ont fait de bonnes études, & s'ils ont toujours mené une vie sérieuse & appliquée. Ces connoissances donnent du moins des présomptions & des probabilités plus ou moins grandes sur leur capacité. Enfin, s'il s'en établit plusieurs, il est facile de les comparer; & le jugement de ceux qui passent parmi les autres Citoyens pour avoir plus de discernement, doit fixer les gens un peu sensés sur le choix du meilleur Médecin (a).

(a) Il arrive souvent dans les petites villes, que des liaisons particulières de parenté, d'amitié, de cotterie, empêchent de suivre ce que le bon sens dicte sur le choix des Médecins. Il n'est même pas rare que, par une bisarrerie fort singu-

58 AVIS AUX GRANDS

Mais , dira-t-on , comment dans les grandes villes fréquenter les Médecins. Ils y sont ordinairement en si grand nombre.

lière , on y préfère celui qu'on estime le moins. D'un autre côté , une économie mal entendue fait qu'on s'y contente souvent des conseils de ceux dont les fonctions devroient se borner à exécuter les ordonnances des Médecins , parce qu'ils n'ont jamais appris à ordonner eux-mêmes , ou qu'ils ne l'ont appris que dans ces ouvrages destinés à donner quelques lumières aux personnes charitables qui veulent secourir les malades pauvres & destitués de tout secours. On n'y a recours aux Médecins que dans les occasions graves ; encore attend-t-on si tard , qu'on rend souvent inutiles les soins qu'ils veulent bien encore se donner. Doit-on s'étonner , quand on considère une conduite

On répond d'abord qu'on ne prétend pas conseiller ici de les fréquenter tous. Dans la Médecine comme dans les autres états, on peut dire en général, que le plus grand nombre de ceux qui en font profession, ne demandent pas un grand examen, de la part des gens qui ont du discernement, pour faire sentir leur médiocrité. Il suffit de les voir deux ou trois fois, & sou-

si peu raisonnable, que les bons Médecins soient si rares dans les petites villes? Il n'est point extraordinaire d'en rencontrer qui avoient tout ce qu'il falloit pour devenir recommandables; mais en les employant trop rarement, en ne leur laissant que ce que la Médecine a de pénible & de dur, on les dégoûte, on leur ôte tout moyen de se perfectionner.

58 AVIS AUX GRANDS

Mais, dira-t-on, comment dans les grandes villes fréquenter les Médecins. Ils y sont ordinairement en si grand nombre.

lière, on y préfère celui qu'on estime le moins. D'un autre côté, une économie mal entendue fait qu'on s'y contente souvent des conseils de ceux dont les fonctions devroient se borner à exécuter les ordonnances des Médecins, parce qu'ils n'ont jamais appris à ordonner eux-mêmes, ou qu'ils ne l'ont appris que dans ces ouvrages destinés à donner quelques lumières aux personnes charitables qui veulent secourir les malades pauvres & destitués de tout secours. On n'y a recours aux Médecins que dans les occasions graves; encore attend-t-on si tard, qu'on rend souvent inutiles les soins qu'ils veulent bien encore se donner. Doit-on s'étonner, quand on considère une conduite

On répond d'abord qu'on ne prétend pas conseiller ici de les fréquenter tous. Dans la Médecine comme dans les autres états, on peut dire en général, que le plus grand nombre de ceux qui en font profession, ne demandent pas un grand examen, de la part des gens qui ont du discernement, pour faire sentir leur médiocrité. Il suffit de les voir deux ou trois fois, & sou-

si peu raisonnable, que les bons Médecins soient si rares dans les petites villes? Il n'est point extraordinaire d'en rencontrer qui avoient tout ce qu'il falloit pour devenir recommandables; mais en les employant trop rarement, en ne leur laissant que ce que la Médecine a de pénible & de dur, on les dégoûte, on leur ôte tout moyen de se perfectionner.

60 AVIS AUX GRANDS

vent moins, pour s'assurer que leur capacité est très-bornée : leur foiblesse n'est point équivoque. Il ne s'agit donc que de ceux qui se font distinguer des autres, ou par leur esprit, ou par leur sçavoir, ou par leur vogue, ou par l'estime qu'en font des gens dont le jugement mérite quelque considération. Dans les grandes villes même, le nombre de ces Médecins n'est pas ordinairement fort grand.

En second lieu, cette fréquentation convient bien plus aux Gens de Lettres, aux Sçavans, qu'à ceux des autres états qui ne sont que gens d'esprit. Elle est beaucoup plus facile aux premiers, à cause des rapports de la Médecine avec les autres sciences ; & c'est eux

particulièrement que nous avons en vue en la conseillant. Ceux qui sont gens d'esprit dans les autres états, & qui veulent juger les Médecins par eux-mêmes, peuvent se restreindre à la fréquentation de ceux qui se sont déjà acquis l'estime & la confiance des Gens de Lettres & des Sçavans honnêtes, en y joignant ceux pour qui ils peuvent avoir eux-mêmes des préjugés favorables, ou qui leur ont été vantés par des personnes du jugement desquelles ils font cas. Cette seconde restriction diminue encore bien le nombre de ceux que l'on conseille de fréquenter. Nous n'avons donc pas donné un conseil dont l'exécution soit impraticable, même dans les grandes villes.

On sent assez qu'il ne faut pas attendre que l'on soit malade pour faire soi-même cet examen. Si l'on ne l'a pas fait en santé, on ne peut se régler pour le choix, que sur le jugement de ceux qui l'ont fait, & qui passent pour avoir le plus de discernement.

On a dû remarquer aussi, qu'on n'a point mis la vogue au rang des moyens qui peuvent servir à discerner les bons Médecins. En effet, rien n'est moins sensé que de faire choix d'un Médecin sur sa vogue seulement. (a) La vogue n'est autre

(a) Il ne faut pas confondre la vogue avec la réputation. Nous prions de faire attention à cette distinction. Il n'est cependant pas impossible que la vogue

chose que le jugement favorable de la multitude, & l'on sçait assez que les fots forment au moins les trois quarts & demi de la multitude. Ce n'est point la lumière qui la conduit : ce sont des apparences trompeuses , ce sont les préjugés , le goût du merveilleux , la crédulité , le hasard , le caprice , les fourdes menées. Ne voit-on pas en effet, des hommes non-seulement médiocres , mais des gens sans esprit , sans jugement , incapables de raisonner sur les objets les plus simples , des insensés même, des

soit jointe au vrai mérite en Médecine. On en a des exemples ; mais ils sont rares.

64 AVIS AUX GRANDS

payfans fans aucune étude , & ſça-
chant à peine lire , ſe faire une vo-
gue qui ſurpaſſe celle des plus ha-
biles Médecins ? (a)

Rien

(a) Cela ne peut étonner que ceux qui ne ſçavent pas apprécier les jugemens de la multitude ; mais ce qui doit paroître bien extraordinaire , c'eſt de voir quelque-fois , on ne dit pas ſeulement des gens riches , des grands , mais des gens d'eſprit & des gens de beaucoup d'eſprit , être dupes de cette vogue , & confier ce qu'ils ont de plus cher , leur fanté , leur vie , à ces gens en vogue , dont ils reconnoiſſent d'ailleurs & dont ils avouent toute l'ineptie. On diroit qu'ils regardent l'art de guérir , plutôt comme une eſpèce de don ſurnaturel , que comme une ſcience qui eſt le fruit du génie , de l'étude , de la médita-

Rien n'est donc plus trompeur
que la vogue , pour juger du mérite

tion , de l'expérience , & dont la pratique doit toujours être guidée par la sagesse , & par la prudence la plus circonspecte. Leur excuse ordinaire est que les Médecins , quoique sçavans , peuvent se tromper , & qu'en effet ils se trompent souvent. Qui en doute ? La conséquence qu'on en doit tirer , c'est qu'il faut tâcher de ne pas se méprendre sur le choix. Si l'on a fait un choix sage , n'est-il pas évident , quoique celui sur qui il est tombé ne soit pas infallible , qu'il seroit insensé de ne pas préférer ses lumières , c'est-à-dire , le résultat combiné de ses études & de son expérience , aux conseils téméraires de gens presque toujours sans études , & dont la prétendue expérience n'est qu'une routine aveugle , dirigée par l'avarice , ou par la vanité. *Experimenta per necessitas agunt* , dit un Ancien.

E

66 AVIS AUX GRANDS

d'un Médecin. Il ne s'agit pas seulement ici de celle qui s'augmente par les suffrages nombreux d'un peuple à qui son enthousiasme tient lieu d'examen & de logique. Les Grands & les Riches ne ressemblerent que trop au peuple, dans les jugemens qu'ils portent & sur les Médecins & sur tout ce qui demande des connoissances, ou du moins des réflexions. La grande vogue d'un Médecin seroit peut-être une raison suffisante pour ne le pas préférer. Car elle nuit souvent à l'exactitude de ses observations, & l'on va voir qu'elle ne lui permet pas auprès de ses malades, toute l'affiduité qui seroit nécessaire pour qu'ils fussent bien traités.

C'est pourtant sur la vogue que

les Grands & les Riches se régilent communément dans le choix de leurs Médecins. Il leur paroît plus court & plus facile de supposer qu'ils la méritent , que de s'en assurer par un examen personnel, ou en consultant ceux qui sont capables d'en juger , & dont le jugement ne peut être suspect. C'est même une affaire de vanité que de ne s'adresser qu'à des Médecins en vogue.

Tout le monde peut juger si ceux qui s'abandonnent à la foi de ce guide équivoque , peuvent compter qu'ils seront gouvernés dans leurs maladies par de bons Médecins.



ARTICLE SECOND.

ASSIDUITÉ SUFFISANTE DE LA PART
DES MÉDECINS AUPRÈS
DES MALADES.

*Seconde condition pour être bien
gouverné dans les maladies.*

IL y a bien des maladies qui n'exigent pas de la part des Médecins une grande assiduité. Ce sont, parmi les maladies aiguës, celles dont le caractère est marqué, & qui ont une marche fixe & certaine. Ce sont aussi la plupart des maladies chroniques. Quand un Médecin a bien examiné une maladie de cette espèce, qu'il s'est bien assuré de sa nature, de ses accompagne-

mens, des dispositions particulières du sujet, il se fait un plan de traitement qu'il n'est pas ordinairement obligé de changer. Cela arrive pourtant quelquefois, parce que, malgré l'examen le plus attentif, il reste des obscurités que l'effet des remèdes éclaircit; de nouvelles lumières font appercevoir de nouvelles indications. Mais ces maladies n'étant pas sujettes à ces changemens subits, fréquens, irréguliers, qui ne peuvent être prévus qu'imparfaitement, elles peuvent être très-bien traitées sans une extrême assiduité de la part du Médecin.

Mais il s'en faut bien que toutes les maladies ne soient de ce genre. Combien de maladies aiguës dont le caractère se discerne difficile-

70 AVIS AUX GRANDS

ment, dont le siège est douteux ; dont la cause est obscure, dont la marche est irrégulière & incertaine ! Les accidens varient quelquefois d'un moment à l'autre. Les complications déguisent alors la nature du mal sous un masque insidieux ; l'irritation du genre nerveux brouille & confond tout ; au point d'en imposer aux Médecins les plus expérimentés ; la marche de la nature est tellement cachée, qu'elle devient un guide incertain pour l'homme le plus attentif, & le plus pénétrant.

Dans ces sortes de maladies, & elles ne sont que trop communes, il faudroit, pour qu'un malade fût bien traité, que le Médecin ne le perdît presque pas de vue ; qu'il de-

meurât auprès de lui la nuit comme le jour. Alors il verroit tout ; il feroit toutes les nuances ; il observeroit tous les changemens ; il prendroit une idée juste de tous les accidens. Quelque masquée que soit une maladie, il y a toujours des momens où sa nature se laisse voir, & le Médecin profiteroit de ces momens décisifs. Il acqueroit donc une connoissance plus sûre, plus exacte de la totalité de la maladie que celle que peuvent lui procurer des visites courtes (a).

(a) Dans bien des cas, si la visite du Médecin ne dure pas un certain tems, il prend une idée fautive de la qualité du pouls de son malade, parce qu'il arrive très-souvent que son arrivée y occasionne des

Quelque répétées que puissent être de courtes visites, peuvent-elles donner les mêmes lumières, inspirer la même sécurité? Quels sont alors les observateurs qui suppléent le Médecin? Une famille troublée, une garde qui peut avoir du zèle, mais que ce zèle même jette souvent dans l'erreur, & qui n'a jamais assez d'intelligence pour

changemens considérables. Ceux qui faisant durer leurs visites, reprennent plusieurs fois le bras du malade, s'apperçoivent sans peine de ces changemens. Dans d'autres cas, il faut que le Médecin demeure quelque tems auprès de son malade, pour sentir que le pouls varie de lui-même, & pour comparer ces variations, parce qu'elles peuvent servir à caractériser la maladie, & fournir des indications.

épier la nature , & pour la peindre dans ses mouvemens vrais ou irréguliers. Une famille, des amis, une garde, peuvent-ils même entrevoir ce qu'un bon Médecin verroit ?

L'assiduité assureroit d'ailleurs un avantage inestimable aux malades : celui d'être secourus avec précision dans les momens indiqués par la nature. Ces momens sont si précieux, que des changemens impossibles à prévoir peuvent rendre nuisibles, dans un intervalle assez court, les remèdes les plus sagement ordonnés. Combien d'ailleurs de secours utiles omis, par la seule raison que le Médecin n'est pas auprès de son malade lorsque le besoin s'en présente, & que l'occasion manquée ne revient plus !

74 AVIS AUX GRANDS

On voit bien peu de malades même parmi les Grands & les Riches, auprès de qui les Médecins ayent une pareille assiduité. Il est même impossible de jouir de cet avantage, lorsqu'on ne prend pour Médecins que des gens à grande vogue. Quelqu'intéressés qu'ils soient à occuper les regards du public de ces cures, ou difficiles, ou vivement désirées, qu'on qualifie de *miracles*, leur instabilité les met hors d'état de donner ces spectacles consolans, aussi souvent qu'ils le pourroient. Forcés à se multiplier, pour ainsi dire, non-seulement ils ne peuvent sacrifier à un seul, quelque besoin qu'il en eût, une partie du jour & de la nuit; mais encore leur attention

étant sans cesse partagée entre une multitude de malades , ils deviennent incapables du degré de recueillement, qui seul pourroit rendre de quelque utilité des visites d'un instant.

Mais , dira-t-on , s'il étoit nécessaire dans des maladies assez communes , qu'un Médecin passât auprès de ceux qu'il traite , les jours & les nuits , aucun malade ne seroit bien gouverné , du moins dans les grandes Villes. Ce seroit un avantage réservé pour la campagne , lorsqu'un malade auroit le bonheur d'y pouvoir appeler un bon Médecin ; ou tout au plus pour les petites Villes , parce que les Médecins n'y sont pas fort occupés , & que les malades sont

76 AVIS AUX GRANDS

presque rassemblés les uns auprès des autres.

On répond à cette difficulté que, quoiqu'il soit effectivement plus facile de jouir de cet avantage dans les petites Villes, & sur-tout à la campagne, lorsqu'on peut y appeler de bons Médecins, cependant on peut se le procurer aussi dans les grandes Villes.

1°. Lorsque l'honneur & la conscience sont en sureté, on obtient tout des hommes, avec de l'argent, des égards, des témoignages d'amitié. Et l'on parle ici à des gens polis & riches.

2°. Qu'on résiste à l'enthousiasme si commun, mais si dangereux, qui établit & qui entretient la grande vogue de quelques Médecins,

& la plus grande partie de la difficulté disparaîtra. Il est bien plus facile en effet d'engager à une assiduité suffisante, un Médecin moins recherché, & qui n'en est souvent que meilleur, que de l'obtenir d'un Médecin en vogue. Il faut d'ailleurs qu'un Médecin sçache s'accoutumer à veiller, ou du moins à dormir d'une manière interrompue dans un fauteuil. Le traitement d'une multitude de malades est incompatible avec cette habitude.

3°. Si l'on veut absolument se servir de Médecins en vogue, du moins qu'on ne se borne pas à eux; que dans les maladies dont nous parlons, on en ait un second, moins employé, & qui veuille bien veiller & demeurer assidûment au-

78 A V I S A U X G R A N D S

près du malade. Si l'on fait un bon choix, (ce qui exclut , du moins dans les maladies épineuses, ceux qui sortent à peine des écoles) on aura tout à gagner. Mais qu'on ait soin sur-tout de choisir deux honnêtes gens.

On peut donc , même dans les grandes Villes , jouir de l'avantage d'avoir presque toujours auprès de soi un bon Médecin , dans les maladies qui peuvent avoir des suites fâcheuses. Tant que les Grands & les Riches auront l'imprudence de négliger ces précautions , ils ne pourront se flater d'être bien gouvernés dans aucunes des maladies de cette espèce.



ARTICLE TROISIÈME.

UNE EXACTITUDE ÉCLAIRÉE DANS
L'EXÉCUTION DES ORDONNANCES
DES MÉDECINS.

*Troisième condition pour être bien
gouverné dans les maladies.*

HIPPOCRATE, après avoir exposé dans la première Partie de son premier Aphorisme, les raisons personnelles aux Médecins qui font que peu de malades sont bien gouvernés, indique dans la seconde Partie celles qui tiennent aux malades, à ceux qui sont chargés de l'exécution des ordonnances, & à d'autres circonstances extérieures,

80 AVIS AUX GRANDS

qui produisent le même effet. *Nec verò satis est Medicum suum fecisse officium , nisi suum quoque ægrotus , suum astantes faciant , sintque externa ritè comparata.*

En effet, quelqu'habile que soit un Médecin , quelqu'assidu qu'il soit auprès de ses malades, c'est en pure perte pour eux, si ses ordonnances ne sont pas exécutées avec fidélité.

Or il est aisé de faire voir que très-souvent chez les Grands même & chez les Riches, cette fidélité est altérée en bien des points.

Les ordonnances des Médecins ont pour objet principal, la diète & les remèdes.

Un Médecin, en prescrivant la diète d'un malade, règle non-seulement

lement sa nourriture & sa boisson ordinaire, mais encore s'il doit être levé ou couché; de quelle manière il doit être couché & couvert dans son lit; la qualité & la température de l'air qu'il doit respirer; quand & comment il faut le changer; de quelle manière il faut s'y prendre pour le remuer dans certaines circonstances. Aucun de ces détails n'est indifférent dans bien des maladies.

A l'égard des remèdes, ils sont ou simples ou composés. Ceux qui sont simples se préparent souvent à la maison, comme les infusions; les décoctions. Les autres se trouvent tout préparés chez les Apothicaires; ou ils y sont préparés au moment qu'on doit en faire usage.

§2 AVIS AUX GRANDS

Supposons que les malades soient très-disposés à exécuter scrupuleusement les ordonnances des Médecins. Le contraire n'arrive que trop souvent ; mais plus rarement chez les Grands & les Riches, qui sont ordinairement fort attachés à la vie, que chez les gens de petit état.

Supposons aussi que l'Apothicaire remplisse fidèlement son devoir, ce qui cependant n'arrive pas toujours. Car un Apothicaire n'a pas toujours des drogues bien choisies, ou des remèdes officinaux bien préparés ; souvent lorsqu'un remède ordonné lui manque, il en substitue un autre sans en avertir le Médecin, quoiqu'il dût toujours être consulté sur ces changemens ; enfin, les drogues sont quelquefois

mal pesées, ou, par mégarde, on donne à l'un le remède préparé pour l'autre.

Malgré ces suppositions, l'expérience nous apprend que les ordonnances des Médecins ne sont pas exécutées, ou qu'elles le sont mal. Les parens, les amis, les gardes, les domestiques, tous ceux qui environnent le malade ont leur prévention, leur sentiment. Ils n'ont pas toujours pour le Médecin qui le gouverne, la même confiance que lui. S'il y a plusieurs Médecins, usage assez ordinaire chez les malades dont nous parlons, & qu'ils ne soient pas tous du même avis, ce qui arrive souvent, la diversité d'avis est connue; alors l'un épousant le sentiment de celui-ci,

84 AVIS AUX GRANDS

l'autre le sentiment de celui-là , ce n'est point l'avis de la pluralité des Médecins qui l'emporte ; c'est celui qu'approuve la personne qui a le plus de crédit dans la maison. Souvent même c'est la Garde, le Valet-de-Chambre de Monsieur, ou la Femme-de-Chambre de Madame, qui décident en dernier ressort.

Lors même que les Médecins sont d'accord, & que ceux qui sont chargés de l'exécution ont la meilleure volonté de remplir leur devoir, ils y manquent souvent & de bien des manières, par défaut d'intelligence ou d'adresse. Le malade est trop couvert dans son lit, ou ne l'est pas assez ; on lui tient la tête trop haute, ou trop basse. L'air de

sa chambre est trop chaud ou trop froid ; il n'est pas renouvelé assez souvent, ou on le renouvelle dans des momens qui ne sont pas convenables. Les bouillons sont trop forts, ou trop foibles ; on en donne trop souvent, ou trop rarement ; on les donne trop grands ou trop petits. On change le malade dans des momens où il est trop foible, ou lorsqu'on devroit favoriser un commencement de sueur, & l'on ne le change pas lorsqu'il auroit besoin de ce soulagement. On le remue avec trop peu de ménagement & d'adresse, ou, par une crainte mal entendue de lui nuire, on le laisse dans une position incommode & gênante.

On fait encore des fautes plus

graves dans l'administration des remèdes proprement dits. Des changemens, des accidens inattendus, doivent déterminer à suspendre, à diminuer, éloigner ou rapprocher les doses. Il est essentiel, & souvent décisif, de distinguer ces changemens & ces accidens, de ceux qui non-seulement permettent, mais qui de plus exigent qu'on suive à la lettre ce qui a été ordonné.

Ces réflexions fournissent une nouvelle preuve, & cette preuve est convaincante, que pour qu'un malade fût bien gouverné dans certaines maladies, il faudroit qu'il eût auprès de lui nuit & jour un bon Médecin. Il n'y a en effet, dans bien des cas, que la présence du

Médecin qui puisse assurer l'exécution éclairée & exacte de ses ordonnances. Voyant tout, il est plus en état de fixer le moment & l'à-propos de chaque chose ; il dirige l'adresse de ceux qui servent les malades ; tous les remèdes lui passant par les mains ; il peut s'assurer de leur qualité & de leur dose ; & , ce qui est un point très-important , il n'est point exposé par de faux rapports , à attribuer à des remèdes qui n'ont point été donnés , un bien ou un mal qui vient de toute autre cause. Car quand on ne donne pas les remèdes prescrits , ou qu'on en donne d'autres , on a grand soin de le cacher aux Médecins. Cependant rien n'est plus propre à les jetter

88 AVIS AUX GRANDS

dans des erreurs très-nuisibles aux malades.

Ainsi les trois conditions nécessaires pour être bien gouverné dans les maladies, le choix d'un bon Médecin ; une assiduité suffisante de sa part auprès des malades ; & une exactitude éclairée dans l'exécution de ses ordonnances, manquant souvent , même chez les Grands & les Riches , il est très-évident que les hommes les plus attachés à la vie , s'exposent à la perdre , par les moyens mêmes qui fortifient leur sécurité.

L'ensemble de ces observations doit paroître allarmant , sur-tout à ceux (& c'est le très-grand nombre) que leur fortune ne met pas en état de se procurer dans leurs

maladies des secours si recherchés. Il est juste de tâcher de modérer leur inquiétude par quelques remarques.

PREMIÈRE REMARQUE.

EN exposant ce qu'il faut faire pour être bien traité dans les maladies, on a cru devoir montrer la règle dans toute sa perfection, afin qu'elle fût suivie dans son entier par les Riches, & que les autres s'en rapprochassent le plus qu'il leur seroit possible. C'est la conduite qu'on doit tenir quand on établit des règles sur quelque matière que ce soit. Elles doivent toujours être présentées dans toute leur étendue; les suit exactement qui peut. Les autres, s'ils sont rai-

90 AVIS AUX GRANDS

sonnables, s'en écartent le moins qu'il est possible. N'ayant alors aucun reproche à se faire, ils doivent abandonner le succès à la Providence, qui dispose de tout comme il lui plaît, & qui souvent supplée à ce qui manque du côté des hommes, quand on s'est mis dans l'ordre, en faisant tout ce que les circonstances permettoient. Voilà déjà une première remarque qui doit consoler beaucoup ceux qui, ne pouvant se procurer dans leurs maladies tous les avantages dont nous avons parlé, sçavent se soumettre aux ordres de la Providence.

SECONDE REMARQUE.

IL ne faut pas croire que les fautes qui se commettent dans le traitement des maladies soient toutes d'une égale conséquence. Il y en a qui causent la mort, ou promptement, ou à la suite de maladies chroniques, causées par une maladie aigue mal traitée. Celles-là sont très-graves. Qu'il seroit consolant de pouvoir assurer qu'elles sont très-rares ! Il y a des fautes qui augmentent seulement le danger de la maladie ; qui la rendent plus inquiétante, plus douloureuse, plus longue ; qui sont cause d'une convalescence plus traînante, plus laborieuse, plus sujette aux rechutes, sans empêcher cependant

qu'on ne recouvre à la fin une santé plus ou moins parfaite. Celles-là sont encore fort graves. Mais il y en a qui ne causent qu'un retardement médiocre dans la guérison, sans aggraver le danger de la maladie, & sans augmenter beaucoup le nombre de ses accidens. Enfin, il y a des fautes assez légères pour ne produire presque aucun mauvais effet.

TROISIÈME REMARQUE.

Il y a des maladies, & c'est heureusement le plus grand nombre, qui, pour être bien traitées, ne demandent ni un Médecin très-habile, ni une grande assiduité de sa part, ni une exactitude scrupuleuse, ou difficile à garder, dans

l'exécution des ordonnances. Ainsi, dans les cas les plus fréquens, ce qui peut manquer du côté de l'habileté, du zèle & des soins, ne peut avoir des suites bien fâcheuses. Cependant comme les malades, & ceux qui les approchent, ne sont que rarement en état de faire ce discernement, il est toujours très-imprudent de ne pas faire choix du meilleur Médecin que l'on puisse se procurer. Il jugera mieux que personne du degré d'assiduité qu'exige la maladie, & de l'attention qu'il doit donner à l'exécution de ses ordonnances.

QUATRIÈME REMARQUE.

ENFIN, ce qui doit sur-tout rassurer & les Pauvres & les Riches,

94 AVIS AUX GRANDS

sans cependant justifier les imprudences journalières que l'on commet dans une matière si importante, c'est que la nature est assurément le premier des Médecins, & tellement le premier, que les autres ne doivent marcher qu'à sa suite. Ils ne se conduisent scavamment & sagement, qu'autant qu'ils l'imitent; qu'ils se contentent de l'aider en la fortifiant, si elle est foible, & en ôtant les obstacles qui s'opposent à ses opérations; de la retenir en modérant son action, si elle est trop forte; de la guider, si elle s'égare, en attirant sur des parties peu importantes, une matière nuisible dont elle cherche à se débarrasser, mais qui se trouve mal placée, ou qu'elle placeroit mal.

Voilà en quoi consiste l'art du Médecin. Notre machine est si divinement construite, qu'elle renferme les principales ressources dont elle a besoin pour se rétablir : & elle y parvient souvent, non-seulement sans le secours de l'art, mais malgré les obstacles que mettent des Médecins mal-habiles à son opération par des remèdes mal ordonnés.

Cette dernière remarque présente une des principales sources de l'illusion du public, dans les jugemens qu'il porte des Médecins. Un homme connu meurt-il, quoique bien traité, parce que sa maladie étoit au-dessus des remèdes ; on attribue sa mort au Médecin ; & s'il n'a pour lui que son mérite, s'il n'y joint pas un peu

d'adresse, d'intrigue, de cabale pour se garantir des suites de cet injuste jugement, il perd sa réputation. Un autre, par l'effet des ressources de la nature, guérit-il d'une maladie médiocre en elle-même, mais qui a paru dangereuse, & qui l'est réellement devenue par l'effet des remèdes contraires qui ont été ordonnés; on attribue la guérison à son Médecin, on le préconise; & s'il sçait profiter de l'occasion, s'il sçait se vanter de ses prétendus miracles, se faire valoir, se procurer des partisans, il acquiert de la vogue.

C'est ainsi que le Public juge; c'est ainsi que souvent de très-bons Médecins demeurent dans l'obscurité, tandis que de très-mauvais,

ou

ou du moins de très-médiocres ; jouissent d'une gloire usurpée.

Aussi, pour apprendre à connoître les Médecins , à démêler dans la foule des médiocres ou des mauvais , ceux qui honorent leur profession par leur sagesse & leurs lumières , nous n'avons indiqué pour règle, ni leurs succès , ni leurs malheurs. Rien ne seroit plus trompeur que cette règle. Nous croyons qu'à choses égales, les bons Médecins guérissent plus souvent que les autres. Mais nous croyons en même-tems que les Médecins médiocres, ou mauvais , sont ceux qui voient le plus de maladies dangereuses. Elles sont si souvent le fruit de leur incapacité ! Un homme habile fait les prévoir ; ainsi, la so-

lidité même de ses succès en diminue l'éclat. D'ailleurs les hommes supérieurs se permettent plus rarement leur propre éloge, & ne mentent jamais. Ce n'est donc, on ne peut trop le répéter, ni par leurs succès, ni par leurs malheurs, qu'on doit apprécier les Médecins.

Après l'exposé qu'on vient de faire des différens moyens qu'on doit employer pour être bien traité quand on est malade, on pourroit regarder comme superflu, d'avertir qu'il faut appeller le Médecin dès le premier moment des maladies, & de montrer combien cette précaution est importante. Mais il y a tant de gens qui ont l'imprudence de la négliger, même par-

mi les Grands & les Riches , surtout , lorsqu'ils ont habituellement auprès d'eux un Valet de Chambre-Chirurgien ; il est si ordinaire de voir ceux qui sont dans leurs terres, ou qui font leur séjour en Province, attendre, pour appeller du secours, que leur état les inquiète; on voit d'ailleurs tant de personnes envisager leurs affaires ou leurs plaisirs comme des objets plus importants que leur santé, qu'on ne croit pas devoir terminer cet écrit, sans faire quelques réflexions sur cet abus.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Bien des maladies qui deviennent graves , & qui durent longtemps, auroient été très-légères, & se seroient bientôt terminées, si

dès le commencement on n'eût pas omis les remèdes convenables , ou si l'on n'avoit pas fait des remèdes nuisibles. C'est ce que les Médecins n'ont que trop d'occasions de remarquer , lorsqu'ils sont appelés auprès de malades qui ont commencé par se livrer à ces *routiniers* , qui ne sçavent que distribuer , au hasard , des saignées & des purgations. Imitateurs ineptes & grossiers de la conduite extérieure des Médecins , leur ignorante sécurité donne la mort avec les mêmes remèdes , qui dans d'autres mains , opèrent tant de guérisons. C'est donc souvent un moyen d'éviter une grande maladie , que d'appeler d'abord un Médecin éclairé ; & par conséquent une grande imprudence que de ne le pas faire.

SECONDE RÉFLEXION.

Lors même qu'une maladie est dès le commencement de nature à devenir grave, malgré les remèdes les mieux ordonnés, il importe beaucoup pour le succès de la cure, que les premiers momens soient bien employés. Toute la suite dépend souvent de là. Une saignée ou un vomitif omis, ou employés mal à propos dans les premiers momens d'une maladie, décident souvent du fort du malade. Il seroit facile de le prouver par des exemples, en entrant dans le détail du traitement de plusieurs maladies ; mais on ne seroit entendu que par des Médecins, & ils n'ont pas besoin qu'on leur prouve cette vérité. C'est donc

102 AVIS AUX GRANDS

courir les risques de manquer les momens les plus précieux & les plus décisifs dans les maladies , & par conséquent c'est commettre une grande imprudence que de ne pas appeller un bon Médecin dès qu'elles commencent.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Il seroit fort à souhaiter pour les malades qu'ils pussent distinguer dans le commencement d'une maladie, si par elle-même elle est grave ou légère. Mais ils ne sont pas ordinairement en état de faire ce discernement. Ce n'est qu'au hasard qu'ils en jugent. Et comment ne s'y tromperoient-ils pas ? Des maladies très-graves, par leur nature, commencent souvent comme les

maladies les plus légères, du moins au jugement de ceux qui ne sont pas de l'Art, & trompent même beaucoup de Médecins. Telles sont la plûpart des fièvres malignes. On connoît au contraire, des maladies fort légères, comme les fièvres éphémères ou de peu de durée, qui présentent quelquefois, dès les premiers momens, des symptômes de maladies graves. Dans cet état d'incertitude, & en matière aussi importante, ne pas prendre le parti le plus sûr, en s'adressant tout d'un coup à un homme éclairé, peut-on nier que ce ne soit une imprudence inexcusable ?

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Quand on supposeroit que par hasard (car le hasard sert quelquefois utilement en Médecine), le malade a été assez bien traité, jusqu'au moment où le Médecin est appelé, on ne seroit pas à l'abri de tout reproche. Le caractère de la maladie peut être obscur; & dans ce cas, en supposant même de l'exactitude & de la sincérité dans le récit des parens, ou des domestiques, croit-on qu'il soit possible à un Médecin de se faire une idée aussi juste de ce qui s'est passé, que s'il en avoit été témoin? Le retardement ajoute à l'obscurité, déjà assez grande, de la maladie en elle-même. Cependant le besoin paroît

pressant ; le malade est mal ; quel parti prendra le Médecin ? S'il agit, il risque de se tromper, faute d'être guidé par une lumière suffisante. S'il attend qu'un examen personnel puisse diriger plus sûrement sa conduite, la maladie fait à chaque instant de nouveaux progrès. Les dangers se présentent de toutes parts ; & le malade devient souvent la victime de sa propre imprudence.

CINQUIÈME RÉFLEXION.

Enfin, quand on feroit sûr qu'une maladie est légère, & qu'un *routineur* suffit pour la traiter. Est-ce entendre ses intérêts que de ne pas profiter de cette circonstance pour s'attacher un habile Médecin, pour

106 AVIS AUX GRANDS

en faire son ami ? Les devoirs de l'amitié sont si doux à remplir ; on s'y livre avec tant de fidélité & de persévérance ; ils l'emportent par tant de côtés sur les devoirs ordinaires d'une profession dont on n'éprouveroit que les désagréments ! Celle de Médecin ne présente pour tout dédommagement , des inquiétudes & des fatigues qui l'accompagnent ; des jugemens rigoureux & si souvent injustes du public ; que quelques momens de joie intérieure qui même sont plutôt des momens de consolation que de joie. Tout ce qu'ils peuvent espérer & désirer, c'est de n'avoir communément à traiter que de ces maladies qui ne tourmentent point par l'obscurité des indications , & qui se terminent

toujours heureusement. C'est donc les fixer à l'état le plus triste & le plus malheureux que de ne les point appeler dans ces occasions consolantes ; que de ne demander leur secours & leurs soins que dans les grandes maladies. En effet quelle position pour un homme sensible , que d'être sans cesse témoin des souffrances d'un malade ; du désespoir d'une femme ou d'un mari ; des frayeurs d'une famille éplorée ; des larmes de l'amitié ! Qu'on joigne à ces spectacles déchirans , les angoisses intérieures & continuelles que font éprouver les incertitudes qui accompagnent le traitement des grandes maladies ; le chagrin de voir, de sentir l'inutilité du zèle, des soins, des lumières ; & qu'on

trouve, s'il est possible, une profession plus affligeante ! Qu'on ne dise pas que d'heureux succès dédommagent de tous ces maux. C'est une compensation ; mais elle est de courte durée , au lieu que les déplaisirs sont quotidiens & continus. Il y a donc une forte de dureté à priver un homme instruit, honnête, & qui se livre sans réserve au bien de la société, de l'unique consolation qui puisse le soutenir dans une position si pénible. C'est le jeter dans le dégoût d'un état qu'il faut aimer pour le bien remplir, & dont on cesseroit d'être digne en devenant insensible.

On n'a pas ménagé les Médecins dans cet Ouvrage ; on n'y a caché

aucun de leurs torts à l'égard des Grands & des Riches qu'ils gouvernent dans leurs maladies. Mais on a dû remarquer aussi que les Grands & les Riches doivent très-souvent s'imputer à eux-mêmes les fautes de leurs Médecins.

Rien n'est plus important , puisqu'il s'agit de la santé & de la vie, mais communément, rien n'est moins réfléchi que le choix d'un Médecin. On est parvenu à porter dans une affaire si sérieuse, la même frivolité que dans les choses de mode & de fantaisie. On va même plus loin ; car on met, & plus d'attention & plus d'importance à des objets de luxe & de faste, à des plaisirs qui ruinent la santé, qu'à la recherche de l'homme de génie, de

110 AVIS AUX GRANDS

l'homme sçavant & expérimenté ,
qui se sacrifie à la conservation d'un
bien sans lequel la jouissance de
tous les autres seroit anéantie.

Les contre-coups d'une conduite si discordante, avec l'impatience que montrent les Grands & les Riches pour tout ce qui peut les rendre heureux, frappent de proche en proche sur toutes les classes de la société. Un Médecin a besoin, pour se soutenir dans la pénible carrière où il s'engage, qu'une considération personnelle, uniquement attachée à la supériorité de ses talens & de ses connoissances, à sa fidélité dans l'accomplissement de ses devoirs , soit le prix des efforts & des sacrifices qu'il fait pour se rendre utile. S'il n'est pas sûr de

l'obtenir , ses efforts se ralentiront ; & si l'on peut se procurer ce prix avec de moindres talens & de moindres travaux , une foule d'hommes médiocres ou même ineptes , s'élanceront avec confiance dans une profession dont ils s'éloigneroient d'eux-mêmes si les rangs y étoient fidèlement gardés. Ce sont donc les Grands & les Riches qui empêchent les bons Médecins de se former & de se multiplier , & qui enhardissent cette foule qui en usurpe le nom , les fonctions & la récompense.

En effet , ce sont les Grands & les Riches sur qui les talens extérieurs ont le plus de prise. La souplesse associée à un ton grave & imposant ; l'art de s'attribuer des

succès imaginaires & de se louer sans pudeur , en conservant les apparences de la modestie ; voilà ce qui suffit quelquefois pour donner la plus grande vogue. Ceux qui aspirent à l'obtenir à leur tour , sont conduits par l'exemple à s'occuper principalement du soin de se faire un parti ; de capter par des complaisances qu'il seroit aisé de qualifier , la bienveillance des Médecins accrédités ; de se faire craindre de ceux qui pourroient disputer la préférence avec quelque'avantage ; de les dénigrer sourdement , imperceptiblement , mais sans relâche. C'est ainsi que de proche en proche les mauvais Médecins deviennent innombrables , & que ceux qui sont nés avec du génie & de la probité ,
qui

qui ont contracté dans l'étude & l'application, l'habitude d'être simples & modestes, deviennent plus rares, & d'ailleurs sont moins connus. Les Grands & les Riches donnent cette impulsion sans s'en apercevoir, & contre leur propre intérêt. Placés à une distance qui en impose au public, il ne dépend que d'eux de substituer aux ravages de l'avidité & de l'intrigue, la bienfaisance & les secours inséparables des vrais talens. L'art de guérir s'exerce par les mêmes moyens à l'égard des hommes de tout état : ainsi, ceux qui sont d'un ordre supérieur ont le plus grand intérêt au perfectionnement général d'un Art dont ils éprouvent nécessairement les effets funestes, ou salutaires. Cette

114 AVIS AUX GRANDS, &c.

réflexion devroit suffire pour diriger toujours les regards & l'attention des Grands & des Riches sur les meilleurs Médecins. Il s'agit de leur bonheur en tout genre , parce qu'il s'agit de la santé & souvent de la vie. D'ailleurs un nouveau motif se joint à de si grands intérêts, celui de devenir les bienfaiteurs de l'humanité, en excitant une émulation qui tournera au profit de toutes les classes de la société.

F I N.

T A B L E
DES MATIÈRES.

*A*VIS aux Grands & aux Riches, sur
la manière dont ils doivent se conduire
dans leurs maladies, page 1

ARTICLE I. Choix d'un bon Médecin. Premier moyen nécessaire pour
être bien gouverné dans ses maladies. 5

PARAGRAPHE I. Première qualité d'un
bon Médecin. Le bon Esprit. 10

PARAGRAPHE II. Seconde qualité d'un
bon Médecin. La Science. 19

PARAGRAPHE III. Troisième qualité d'un
bon Médecin. L'Expérience. 25

PARAGRAPHE IV. Quatrième qualité
d'un bon Médecin. La Probité. 33

PARAGRAPHE V. Par quels signes on
peut reconnoître si un homme possède

T A B L E.

les qualités nécessaires à un bon Médecin. 48

ARTICLE II. *Affiduité suffisante de la part des Médecins auprès des Malades. Seconde condition pour être bien gouverné dans les maladies.* 68

ARTICLE III. *Une exactitude éclairée dans l'exécution des ordonnances des Médecins. Troisième condition pour être bien gouverné dans les maladies.* 79

Première Remarque. 89

Seconde Remarque. 91

Troisième Remarque. 92

Quatrième Remarque. 93

Première Réflexion. 99

Seconde Réflexion. 101

Troisième Réflexion. 102

Quatrième Réflexion. 104

Cinquième Réflexion. 105

Fin de la Table.